

Education**Quand la mauvaise note tue l'élève****ENTRETIEN****Nom.** André Antibé.**Âge.** 59 ans.**Profession.** Professeur de mathématiques à l'université de Toulouse.**Actualité.** Vient de publier « La constante macabre » aux éditions Math'Adore.**JOËL MATRICHE**

Vous publiez aujourd'hui « La constante macabre », livre sous-titré « Comment a-t-on découragé des générations d'élèves ? ». C'est une critique à l'égard des enseignants ?

Pas à l'encontre des enseignants mais du système éducatif et du poids de certaines traditions dans l'enseignement. La constante macabre représente la proportion de mauvaises notes qu'un professeur doit attribuer pour être crédible. Lorsqu'un enseignant prépare un contrôle ou un examen, il fait en sorte, plus ou moins consciemment, que les notes soient réparties.

Pour schématiser, on peut estimer qu'il y aura un tiers de bonnes notes, un tiers de moyennes et un tiers de mauvaises. Quel que soit le professeur, le niveau de la classe, le programme du contrôle, on retrouve peu ou prou cette même proportion. J'ai interrogé des centaines d'enseignants : aucun ne nie que cette constante existe.

Pour quelle raison ? Les enseignants sont-ils des sadiques ?

Non, et je le répète : cette règle est le plus souvent appliquée de manière inconsciente. Un prof qui n'attribuerait aucune note inférieure à 12/20 à ses élèves serait critiqué par ses collègues, par les parents de ses élèves et sans doute aussi par les élèves eux-mêmes. Cet enseignant serait sans doute qualifié de trop gentil et de trop laxiste, un peu démagogue même. Personne ne penserait que cette majorité de bonnes notes est due, par exemple, à la compétence et à la bonne volonté du professeur.

Ce dysfonctionnement est, je pense, le plus important de notre système éducatif. La pression de la société est énorme, les examens et contrôles scolaires servent à classer les élèves plus qu'à évaluer objectivement leurs compétences. Je relève dans mon livre une dizaine de tactiques utilisées par les profs pour empêcher la moyenne de s'envoler : certains allongent la durée de l'examen, d'autres posent des questions qui ne figurent pas dans le programme et dont les élèves ne connaissent évidemment pas la solution, d'autres encore réduisent le nombre de points accordés aux questions réputées faciles...

En quoi cette constante est-elle « macabre » ?

Parce que cette constante met des élèves en situation d'échec artificiel. Elle les décourage et les élimine du système scolaire

classique. Je suis également convaincu qu'il y a des conséquences plus profondes pour l'élève qui fait ainsi, dès l'école, l'apprentissage de la loi de la jungle et qui se rend compte que pour réussir, il ne suffit pas de rencontrer certains objectifs, qu'il faut aussi pouvoir écraser son voisin...

Comment sortir de ce système ?

Le plus urgent est de prendre conscience du phénomène. Puis il faut mettre en place une évaluation par objectifs. Autrement dit, que l'enseignant passe un contrat avec ses élèves, qu'il leur dise clairement ce qu'il attend d'eux. Si les objectifs sont rencontrés, alors le contrat est respecté et l'élève a ses points.

Je ne veux évidemment pas que l'on attribue des bons points à tous les élèves mais il faut que l'élève sache, dès le début, ce qu'il doit faire pour réussir... ou pour rater son année. Aujourd'hui, l'élève qui se trouve dans le mauvais tiers est sûr d'avoir une mauvaise note, quel que soit son niveau et quel que soit le travail qui a été accompli. L'existence de cette constante macabre, que je dénonce depuis une dizaine d'années, est d'autant plus regrettable que les solutions sont simples et à portée de main. Mais, pratiquement, personne ne les applique.

Tous les pays et tous les enseignements sont-ils concernés ?

La situation est la même en Belgique qu'en France ou dans la majorité des pays d'Europe. Je pense cependant que les choses se passent autrement aux Etats-Unis, où tout est mis en œuvre pour donner de la confiance à l'élève et le valoriser.

Chez nous – je parle de la France mais aussi de la Belgique –, cette constante se rencontre moins dans le primaire, comme dans le technique et dans le professionnel, étant entendu que les élèves sont souvent là par dépit, parce qu'ils ont raté.

Les écoles françaises d'ingénieurs sont, elles aussi, épargnées car les enseignants considèrent que la sélection a déjà été faite lors de l'examen d'entrée. Les matières jugées secondaires sont, elles aussi, épargnées.

C'est une remise en cause de notre enseignement ?

Ce que je conteste, c'est que pour qu'il y ait de bons élèves, il faut qu'on en mette d'autres artificiellement en échec. Le mauvais rôle est dévolu aux profs puisqu'on leur fait jouer le rôle de sélectionneurs. Certains me rétorquent que la vie est ainsi faite, qu'il y aura toujours des bons et des moins bons et que, tôt ou tard, il doit y avoir une sélection.

C'est bien là le fond du problème : est-ce que l'école doit reproduire les imperfections de la société ? Je dis clairement non. Je le répète : l'école n'est pas là pour sélectionner mais pour former... Si la volonté politique existe, il peut être facile d'adapter les systèmes de cotation et de supprimer cette constante. ●